

### LA VICTOIRE DU CHRISTIANISME

Le cardinal Primat d'Espagne a reçu une lettre des évêques d'Autriche, dont nous soulignons quelques passages :

Des centaines de prêtres et de religieux et de catholiques séculiers d'Espagne ont supporté avec courage et un grand esprit de sacrifice les plus graves souffrances. Nous vous félicitons aujourd'hui que tout cela se termine par un heureux succès, et que la victoire du droit et de la justice, la victoire du christianisme et de la foi catholique, s'affirme de plus en plus dans votre pays. Autant nous avons souffert, autant nous nous réjouissons maintenant du changement de la situation de votre patrie. Ainsi s'accomplit la parole de l'Apôtre des Gentils : « Si un membre souffre, tous les autres membres souffrent aussi. Si l'un honore et que l'on exalte un de vos ministres, tous les autres s'en réjouissent. » C'est pourquoi nous voulons ajouter cette lettre aux prières que nous faisons pour que le succès définitif soit grandiose. Tout ce qui est arrivé dans ces temps si durs, et qui continue encore, justifie l'espoir que (comme voici quelques siècles, après la grande lutte entre le christianisme et l'islamisme, une nouvelle culture chrétienne s'épanouit brillamment) la foi, demain, n'en sera que plus forte et qu'il s'ensuivra une nouvelle floraison de la culture chrétienne.

Que le sang de tant d'héroïques martyrs procure à l'Eglise d'Espagne une gloire d'autant plus impérissable que n'a point réussi à l'obscurcir une persécution plus cruelle que toutes celles jadis subies par les premiers chrétiens !

droits, si tant est que nous puissions prendre au sérieux la célébration du Saint Sacrifice et l'administration de quelques sacrements dans ces conditions clandestines, pleines de risques de violences et de priations. Dans une ambiance de cette nature ne pouvait guère s'accomplir (et de fait elle ne s'est pas accomplie) l'augure du ministre Irujo déclarant, selon Paris-soir, que « avant un mois, toutes les cloches de l'Espagne républicaine appelleront les fidèles aux offices sacrés », car il ne reste guère de cloches en état de sonner ni de prêtres en état de célébrer des offices. Mais laissons la plume autorisée de L'Osservatore Romano commenter cette promesse d'Irujo : « Elle semble bien optimiste, si l'on tient compte de ce que, le 15 août, on a dit une messe dans le local de la Délégation du Pays basque à Valence — considéré comme jouissant du privilège d'exterritorialité, vu qu'il servait de siège à la représentation d'un Etat indépendant. » Et même ainsi, pendant la cérémonie religieuse, il y avait des sentinelles chargées de protéger le célébrant et les fidèles. Ou c'est le Gouvernement qui impose de telles limitations, ou c'est le peuple qui menace et refuse même ces concessions... Il n'y a pas non plus de quoi se sentir optimiste devant ce qui arrive à Madrid. Il est certain qu'on a célébré à Madrid, pour la première fois pendant la guerre, une messe dite par le prêtre bien connu Lobo, qui est le curé de San Ginés, tandis qu'un peloton de miliciens assurait l'ordre. Mais c'était là une cérémonie qu'on ne peut, encore moins que celles de Valence, interpréter comme signe de repentir et de libération. A preuve la figure de Lobo et ses activités. Ce personnage, faussement appelé par les journaux rouges « le vicair de Madrid », est depuis une année au service de la propagande gouvernementale de cette ville. En novembre dernier, et comme il se trouvait à Bruxelles, il fit à la « Maison d'Espagne » un discours de propagande, toujours pour le Gouvernement de Madrid. Le cardinal-archevêque de Malines lui refusa le « celetret » et les autorités belges lui interdirent de parler en public. Et aujourd'hui, à l'occasion de cette espèce de liberté de dire la messe en captivité et avec des sentinelles à la porte, il a fait à l'Agence Havas des déclarations qui s'accordent avec ses antécédents et avec la mission dont le ministre de la Justice l'a chargé : réorganiser le culte. Et, en effet, il s'est contenté de dire que cette organisation sera effectuée sur la base de « toutes les concessions du ressort de l'Etat ». Mise à part l'absurdité d'une telle charge assumée par un prêtre catholique, il nous faut noter que, dans ces conditions, rien de tout cela ne peut nuire à la révolution, puisqu'il n'existe pas, actuellement, plus d'une demi-douzaine de prêtres catholiques, et qu'aucun prêtre d'une autre confession ne figure parmi les persécutés.

dont l'horrible espèce se modèle sur le type russe. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que la politique de persécution, loin de se relâcher, persiste, tout en adoptant des formes différentes, qui lui ajoutent une note de dérision et de sacrilège. Une église batfoquée ne jouit certainement pas d'une situation plus avantageuse qu'une église persécutée. La réalité nous apprend, d'ailleurs, que les Rouges, même les plus modérés, continuent à préférer la lutte ouverte contre le catholicisme à ce « camouillage » libéral, improvisé par le cabinet Prieto-Negrin.

C'est un député appartenant au parti que représente l'aile droite du Front populaire — l'Union républicaine — un certain Gómez Hidalgo, qui poussa le premier cri d'alarme devant l'hypothèse que la vie religieuse pût se reconstituer sur le territoire aux mains des républicains-marxistes. « Dans cette nouvelle phase du moment historique que nous vivons, dit une note publiée dans ce sens, nous, hommes à la conscience libre et appartenant à ce gouvernement comme à tous les gouvernements anti fascistes, nous avons le devoir inéluctable et péremptoire, de faire en sorte d'éviter que la grande industrie organisée que constitue l'Eglise s'empare de nouveau de la suprématie sociale et politique en Espagne. ... Il faut que tous les hommes affranchis des préjugés religieux s'unissent, quelles que soient les raisons qui les inspirent et les disciplines auxquelles ils obéissent. Et comme il est urgent que quelqu'un se charge d'être le point de départ de cette action, je m'offre à jouer ce rôle, attendant les initiatives et les adhésions à mon domicile de Castellon ».

Ce cri de protestation contre la liberté possible de l'Eglise, un certain Ezéquiel Enderiz l'avait poussé avec encore plus de force dans le journal syndicaliste de Barcelone « Solidaridad Obrera ». Toute énergie déployée contre l'Eglise, c'est peu de chose encore. Les religions sont des maux incurables chez les peuples... Nous ne savons pas jusqu'à quel point nous pouvons parler de liberté des cultes, nous qui savons quel dommage produisent les religions positives, le déisme... Il suffira de juger l'Eglise à ce détail même : l'incendie de ses temples. Il n'en reste pas un seul debout. Pas un de ces pantins qu'on place sur les rebords n'a gardé sa tête. Il reste à peine quelques paroisseries. Et malgré tout, on a la prétention de revenir à ces choses. Qu'arriverait-il si nous les avions épargnées ? C'est — pourquoi le peuple, qui sait mieux que personne à quoi s'en tenir sur elles, commencé par les livrer au feu, qui les brûle sans qu'aucun événement miraculeux puisse les sauver ».

Enfin signalons qu'un Bulletin d'information religieuse est hypocritement placé « à l'intérieur de quelques journaux madrillènes et en particulier de La Voz ». D'après Solidaridad Obrera, un de ses rédacteurs a dit : « Nous nous moquons de cette affaire, parce que nous vivons une heure trop sereine »...

Le groupe de soi-disant catholiques qui, adhérant au Front populaire, ont aussi pour but évident la subversion totale de la conscience espagnole, pourra continuer à nier l'évidence et à collaborer à la mystification qui tente de dissimuler des crimes toujours renouvelés, sans remarquer (si tant est qu'ils ne le remarquent pas) qu'ils profanent la foi dont ils se targuent et qu'ils trahissent les devoirs suprêmes de l'obéissance à l'autorité ecclésiastique et de la solidarité avec leurs frères. Mais ils ne pourront absolument rien contre le témoignage, à tous les points de vue décisif, que constitue la déclaration collective de l'Episcopat espagnol, du 17 juillet de cette année, tromphante, où l'on trouve, entre autres conclusions celle-ci : « L'Eglise, malgré son esprit de paix et quoiqu'elle n'ait voulu ni provoquer la guerre, ni même y collaborer, ne pouvait pas rester indifférente au conflit ; sa doctrine et son esprit, son instinct de conservation et l'expérience faite en Russie, tout lui interdisait. D'un côté, on abolissait Dieu, dont l'œuvre doit être accomplie dans le monde par Elle, et on lui causait en ses personnes, en ses biens et en ses droits un dommage immense, comme peut-être aucune institution dans l'histoire n'en a éprouvé ; de l'autre, en dépit de défauts propres à toute chose humaine, il y avait cet effort pour la conservation du vieil esprit espagnol et chrétien... Pour le moment, il n'y a pour l'Espagne aucun autre espoir de reconquérir la justice et la paix, et les biens qui en découlent, que le triomphe du mouvement national ».

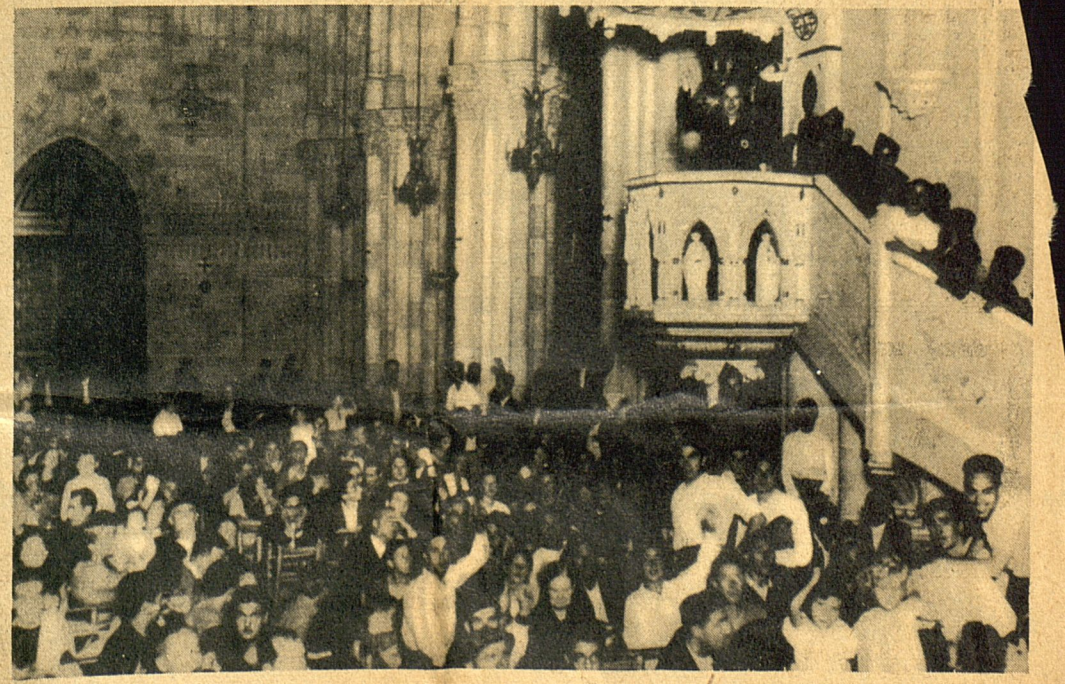
Aucune conscience catholique ne peut hésiter dans son choix en face du problème dont les circonstances historiques actuelles posent les termes d'une façon aussi pressante que catégorique. Contre la civilisation chrétienne, une barbarie gorgée de toutes les erreurs. Contre la religion, le blasphème déclaré, ou dissimulé sous une fausse profession de foi, pour mieux servir les desseins du marxisme et de la Maçonnerie.

Et cet autre fait, n'est-il pas significatif ? Le prêtre qui a dit la messe à Valence, parce que ce beau début lui faisait croire qu'on ne pouvait refuser l'invitation d'un homme qui comme Irujo se prétendait catholique, ce prêtre fut bien obligé de protester contre le fait que le Saint Sacrifice se convertissait en manœuvre politique, dans les conditions où il était célébré, et par la présence de représentants diplomatiques déterminés et par le sens que prétendirent lui donner les notes ultérieures des journaux.

Une tromperie de plus que ce spectacle, offert à l'étranger. Telle est la valeur que le Gouvernement de Valence accordait aux manifestations du culte imposées dont nous venons de parler ! Nous en donnerons encore une preuve par l'épisode suivant, recueilli par L'Osservatore Romano de la bouche d'un échappé de Barcelone. « Un jour, il vit sortir d'une église, fermée jusqu'alors, un groupe de femmes avec leurs paroissiens et accompagnées d'un prêtre portant ses ornements sacerdotaux. Feignant une indignation d'extrémiste, il s'adressa à un milicien rouge, lequel le tranquillisa en lui montrant, de l'autre côté de la rue, un opérateur cinématographique qui s'occupait à filmer la scène, jouée par des acteurs ad hoc ».

C'est à ce but « spectaculaire » que répond, indubitablement, la réunion de ces 135 religieuses à qui la presse rouge a consacré quelques reportages, pour les montrer, dans un vieux couvent valencien, occupées à la confection de vêtements destinés aux miliciens rouges. Pour les sécularisés du Gouvernement de Valence les quelques ecclésiastiques qui survivent — mais sous séquestre et par son indulgence calculée — n'ont qu'un intérêt purement dialectique et tendancieux.

Il fallait donner un air de bonne foi à cette prétendue liberté religieuse ; et pourtant cette condescendance précaire et pleine d'arrière-pensées ne saurait compenser ni faire aucunement oublier la férocité d'une persécution



MADRID. Eglise N. S. del Carmen. Un meeting rouge.

## PROPAGANDE ET SIMULATION DE LIBERTÉ RELIGIEUSE



Utilisant toutes les ressources possibles, la propagande rouge ne devait éprouver aucune espèce de scrupules à employer un argument qui — présupposant une sophistication évidente de la liberté religieuse et un affaiblissement de la foi elle-même — tend à désorienter l'opinion du monde catholique tout entier au sujet de la guerre d'Espagne. Il s'agit, en effet, de faire croire que le catholicisme n'a rien à craindre de la république de Valence, respectueuse de l'Eglise, à qui elle laisse toute liberté, et de la conscience des fidèles, à qui elle permet de pratiquer leur culte. Mieux encore, elle prétend faire croire que c'est précisément chez elle que les principes traditionnels de la conscience espagnole auraient leur refuge. Comme commentaire à ces affirmations, nous pourrions citer une profusion de textes. Nous nous contenterons d'une phrase extraite des déclarations — insérées dans le « Vorwaerts » du 20 juillet 1937 — du chargé d'affaires de l'Espagne rouge à La Haye, M. Semprun, concernant sa charge officielle et ses protestations de foi catholique : « Il est dommage que les catholiques n'aient pas compris qu'un état politique régulier était possible précisément sous le gouvernement du Front populaire. Il n'y a pas de plus grand mensonge que de dire que cette guerre civile est une lutte entre fidèles et incroyants ».

C'est ainsi qu'en effet raisonne un groupe, fort réduit heureusement, de catholiques plus que douteux, puisqu'il s'agit d'hommes publics — Ossorio, par exemple — qui ne se sont jamais préoccupés jusqu'ici de la dé-

fense du catholicisme ; d'écrivains — comme Bergamini ou Semprun lui-même — qui n'ont jamais eu l'idée d'attester leur foi dans leurs écrits, tant que le moment n'était pas venu de seconder l'action révolutionnaire ; de prêtres — comme Garcia Gallego, Lobo, Garcia Morales — dont la situation canonique n'est pas claire ; de séparatistes basques, dont l'aberration est telle qu'ils se sont non seulement alliés, mais encore subordonnés aux puissantes organisations marxistes de leur province, en dépit des instructions positives du Saint-Père à ce sujet ; enfin de diverses personnes qui, dans la plupart des cas, ne passent point pour pratiquantes et ont au contraire acquis leur réputation en servant les idées et les institutions en vertu desquelles l'Eglise et le peuple en général des croyants ont été traités avec une violence brutale et réitérée... Violence dont les irréductibles témoins sont les 11 prêtres, les 16.000 religieux et le nombre énorme de fidèles qui ont été assassinés ; et la quantité incalculable de vexations, de tortures et de risques de mort subis dans la zone rouge par tous ceux qui portaient ou possédaient chez eux des images pieuses, des crucifix ou des chapelets, sans compter les églises incendiées, les croix détruites, les cimetières profanés...

C'est précisément au bout d'une année de révolution sanglante, si sanglante que la terreur finit par ouvrir les yeux aux Espagnols ayant réussi à survivre, en Espagne rouge, à tous ces massacres, c'est, nous le répétons, juste après ce cycle de violences acharnées que le soi-disant Gouvernement de Valence s'estime dans le cas de tolérer — de tolérer seulement — la célébration de la messe, en ouvrant par-ci, par-là, une église, et dans des conditions telles qu'on est bien obligé d'y voir une intention de propagande qui touche — si elle n'en est pas un tout à fait — au sacrilège. Faisons remarquer, pour

mettre au courant le lecteur insuffisamment informé, que le Gouvernement qui se dit aujourd'hui prêt à permettre l'exercice du culte catholique, ne présente aucune solution de continuité visible avec ceux qui l'ont précédé, et qui sont tous, indubitablement, responsables de la sanglante persécution déchainée à partir du triomphe électoral (facilité) du Front populaire. En effet, les membres les plus en vue dudit Front populaire sont au pouvoir aujourd'hui comme hier : développant les prémisses que la République elle-même, à peine née, était impatiente de poser, en laissant les églises abandonnées à de petites hordes le 11 mai 1931 et en expulsant peu après le cardinal-archevêque de Tolède. Aucune équivoque n'était dès lors possible. Mais bien moins encore dans les circonstances actuelles.

En janvier de cette année, les soi-disant catholiques dont nous venons de parler — pour la plupart inspirateurs ou collaborateurs de la revue Cruz y Raya, favorable aux républicains marxistes — publièrent leur premier document, en vue de justifier la République espagnole de l'accusation universelle portée contre ses procédés en matière religieuse et de présenter les coupables comme représentants à la fois du catholicisme et de l'intellectualité espagnols.

Tout ce qui était arrivé jusqu'alors leur donnait évidemment tort. Mais ce qui se passa depuis, malgré les consignes officielles du Gouvernement de Valence, leur a porté un égal démenti, car un artifice aussi grossier ne pouvait que démasquer leur propre ruse. Le premier ballon d'essai fut lancé par le ministre de la Justice, M. Irujo, un de ces nationalistes basques qui s'intitulent catholiques. Dans des déclarations publiées par Le Temps et le Journal des Débats du 23 août, il fit allusion à la décision du Gouvernement « rétablissant les services du culte privé » pour dire : « Les croyants sont aujourd'hui certains et convaincus que l'on respecte ici les opinions religieuses. Il faut bien se convaincre que l'esprit de la République représente le respect de la conscience individuelle et des croyances religieuses des citoyens. Ou la République est la liberté, la démocratie et la légalité, ou elle n'est rien ni ne représente rien. » Parallèlement à ces paroles d'Irujo, le ministre d'Etat, don José Giral, a prononcé celles-ci, d'après la citation de L'Œuvre : « Nous proposons non seulement d'accorder le droit d'exercer le culte, mais encore de le protéger. Actuellement, on dit difficilement avec notre consentement... La première des règles de la République sera la tolérance. » Et, dans la même intention, le délégué des Rouges à la Société des Nations, Alvarez del Vayo, a dit à Genève que la République rendrait complètement effective la liberté des cultes établie par la Constitution. Eh bien ! tout ce qui fut ainsi accordé par le prétendu Gouvernement de Valence se réduit à quelques messes, célébrées (à titre vraiment exceptionnel) à Madrid, à Valence, à Barcelone et dans quelques autres en-

# DE L'AIR

## Les bombardements aériens des Marxistes sur les populations civiles de la zone nationale

Alors que la sensibilité d'une partie de l'opinion française et anglaise, alertée par la propagande rouge, continue à s'émeouvoir des bombardements de Barcelone, il est bon de rappeler qu'à d'autres moments on aurait pu protester plus justement qu'à présent, et qu'on ne l'a pas fait.

C'est ainsi que l'aviation rouge, depuis le 29 juillet jusqu'au 31 août 1936, réalisa 25 raids aériens au-dessus de Palma de Majorque, des villages de l'île et d'Ibiza. A cette époque, il n'y avait dans cette ville ni objectifs militaires, ni élément de l'armée de l'air, ni éléments de la flotte. Or, ces bombardements occasionnèrent 61 victimes entre morts et blessés, exactement 19 morts et 42 blessés. Les avions rouges survolèrent la ville, certains jours, à trois reprises, y produisant d'énormes dégâts.

Mais ils firent pire encore : le 31 août, trois avions marxistes survolèrent Majorque : ils étaient peints aux couleurs nationales et bombardèrent la paisible localité d'Artà avec des bombes de grande puissance, faisant 11 morts et détruisant de nombreuses maisons. Du 31 août 1936 au 13 septembre, les avions rouges ne revinrent plus à Majorque. Depuis cette date jusqu'à fin décembre 1937, ils bombardèrent douze fois Palma de Majorque, les villages de l'île et Ibiza.

Le 24 mai 1937, le bombardement fut exécuté par treize avions « Martin Bomber » et « Potez », qui jetèrent sur la ville et aux alentours des bombes à grande puissance, provoquant d'importants dégâts et faisant 67 victimes.

Tous les bombardements de Majorque furent faits sur l'ordre d'abord du gouvernement de Largo Caballero, puis sur celui de l'« humanitaire » gouvernement Negrin Prieto.

Ils produisirent un total de 314 victimes, dont 108 morts et 206 blessés, 35 morts et 65 blessés étaient des enfants ; 34 et 52 respectivement des femmes ; 25 et 45, des vieillards, 3 morts et 11 blessés seulement étaient des militaires.

Il faut compter en outre les bombardements de l'aviation rouge sur les navires étrangers *Parleta* du Service de contrôle, ancré dans le port de Palma, et *Deutschland*, cuirassé allemand, dans celui d'Ibiza, les 26 et 29 mai 1937 et qui furent prémédités. Les avions rouges, lancèrent sur eux des bombes à grande puissance qui occasionnèrent de grands dégâts et de nombreuses victimes à bord.

aussi à l'effondrement total du front stabilisé près de Saragosse. Pour mener à bien cette opération, il était indispensable de traverser l'Ebre qui, dans cette région, a une largeur de plus de cent mètres aux endroits les plus étroits.

Ce passage a donné lieu à une des opérations les plus habiles au point de vue technique et à un des plus beaux spectacles de la guerre d'Espagne. Dans la nuit du 22 mars, les forces du général Franco parvinrent à traverser l'Ebre, sur des barques, et au nombre d'un millier d'hommes, à la hauteur de Quinto. Toute la nuit, plusieurs compagnies de pontonniers parvinrent à établir, sous le feu de l'ennemi, deux grands

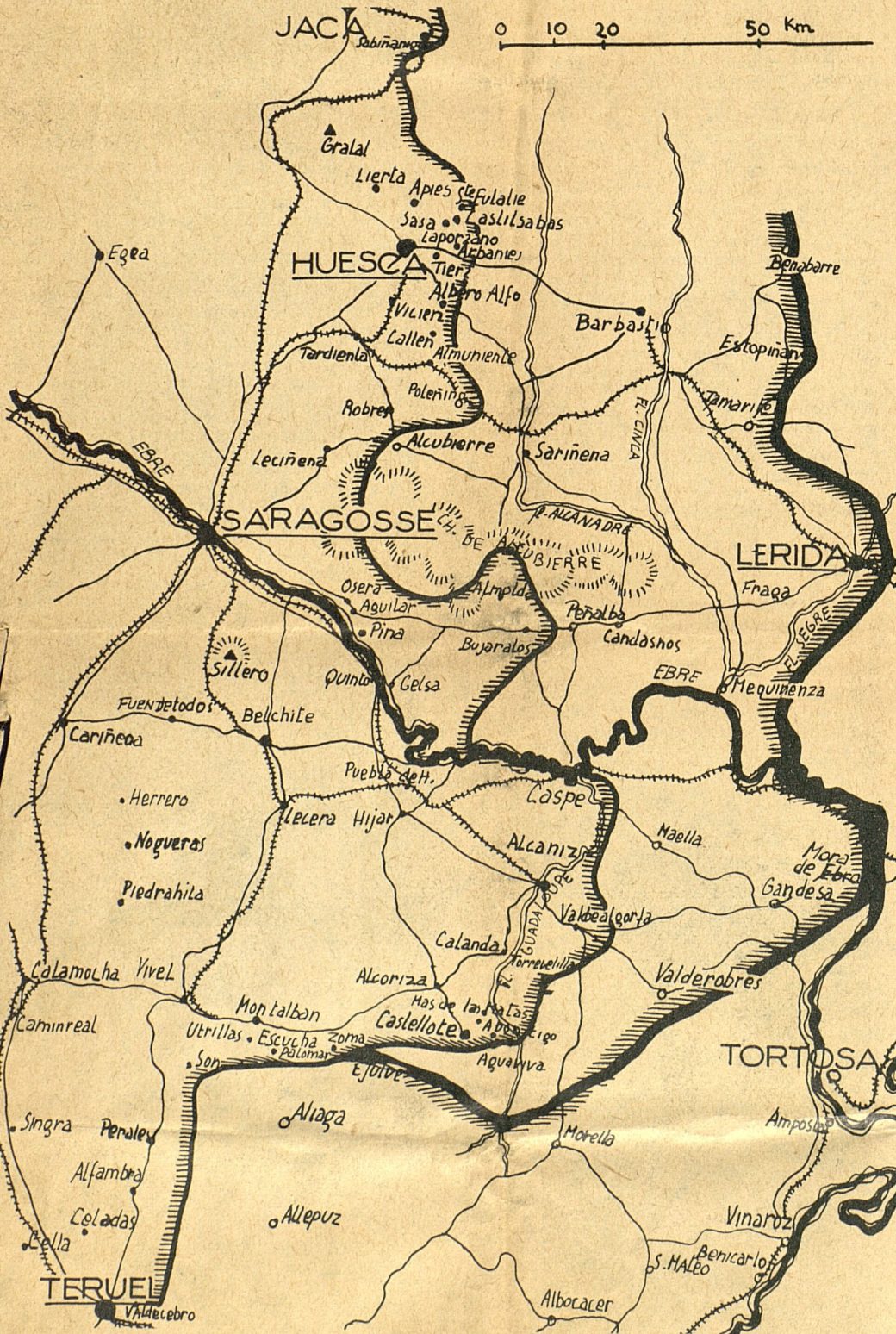
ponts de bateaux, par lesquels commença, au début de la matinée, le passage des forces du général Franco. Sur la route qui mène à Azaila, étaient déjà concentrées, aux environs de Quinto, de nombreuses forces nationales composées de la division du général Barron, de la cinquième division de Navarre, sous les ordres du général Juan Bautista Sanchez et des forces de cavalerie. L'opération, qui avait été préparée dans ses moindres détails, fut exécutée à la perfection.

Les premiers soldats qui avaient atteint la rive gauche, se déployant en tirailleurs, commencèrent à avancer ; l'ennemi résistait, principalement dans plusieurs maisons isolées situées tout près du fleuve : la Casa Aznars, la maison des Catalans et celle de Miralrio, d'où les mitrailleuses marxistes s'opposaient à l'avance nationale. Battue par le feu de l'artillerie, la résistance cessa et, à partir de 11 heures du matin, les forces du général Franco, en formation correcte, traversèrent le fleuve. En deux jours, il fut traversé par toutes les forces du corps d'armée marocain et par des forces de cavalerie qui, pénétrant en territoire rouge, commencèrent immédiatement le nettoyage des grandes étendues situées aux environs du point où l'Ebre avait été traversé.

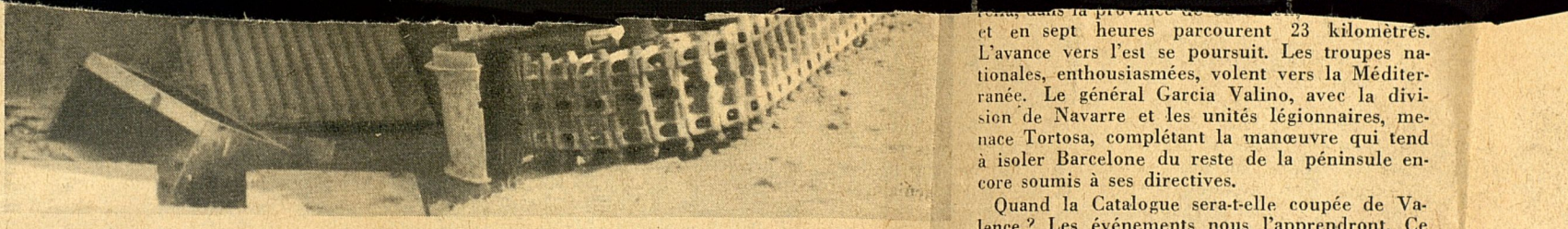
Les troupes, après la traversée du fleuve, prirent pied et s'établirent de plus en plus solidement sur la rive gauche. Le 23, les forces qui avaient traversé l'Ebre dessinaient un vaste mouvement, s'emparant du village de Gelsa et de la pointe « Atalaya » et avançaient sur le mont Retuerta de Pina ; leur progression atteignait une profondeur d'environ huit kilomètres sur une étendue de quinze. Les jours suivants, le corps d'armée marocain, commandé par le général Yague, poursuivit son avance ; le 24, il coupait la route directe de Saragosse à Lérida et le 25, il occupait le village de Bujaraloz situé à soixante-neuf kilomètres de Saragosse, sur cette même route. En même temps, les forces de cavalerie qui étaient parties de Quinto pour traverser l'Ebre s'orientèrent vers la gauche de la route de Saragosse. Lérida, se consacrant au nettoyage de la région de Los Monegros qui avait été encerclée et s'em-



Caspe. Tandis qu'il monte la garde, ce soldat songe que, grâce à son effort, l'Espagne sera bientôt une, grande et libre.



Tracé HUESCA-TERUEL. Ligne du front le 24 mars. Tracé HUESCA-TERUEL. Ligne du front le 24 avril.



nant au corps d'armée de Galice, qui avaient atteint à Alcoriza leur point le plus avancé, face à la sierra du Maestrazgo, reprenant, le 24, une nouvelle avance qui devait les mener en deux jours aux portes mêmes de la province de Castellon.

Dans cette région, le terrain est des plus difficiles. Les Marxistes avaient cherché à s'y fixer par des positions fortifiées où ils profitaient des difficultés du terrain. L'attaque nationale, partant d'Alcoriza, se déploya en éventail et malgré les escarpements et la résistance ennemie, atteignit, sur la route de Morella, les villages de Mas de las Matas, Agua-Viva et Castellote, à la limite même des provinces de Teruel et de Castellon. Dans cette avance réalisée avec un plein succès par les forces du général Aranda, il faut signaler l'acharnement de la lutte au cours de la première journée, contrastant avec la facilité de la seconde. La brèche réalisée par les forces

en sept heures parcourut 23 kilomètres. L'avance vers l'est se poursuit. Les troupes nationales, enthousiasmées, volent vers la Méditerranée. Le général Garcia Valino, avec la division de Navarre et les unités légionnaires, menace Tortosa, complétant la manœuvre qui tend à isoler Barcelone du reste de la péninsule encore soumise à ses directives.

Quand la Catalogne sera-t-elle coupée de Valence ? Les événements nous l'apprendront. Ce sera alors la fin des derniers foyers qui s'opposent à la reconstruction de l'Espagne.

### DERNIÈRE HEURE La bataille de Tortosa

Les dernières nouvelles du front signalent la forte résistance que les miliciens, retranchés dans trois sierras des plus escarpées, opposent à l'armée nationale, dans son avance vers Tortosa et la Méditerranée. Mais la prise de Chertea offre une base des plus favorables pour dominer l'étroite bande de terrain qui sépare les nationaux de la Méditerranée. Déjà les troupes nationales menacent sérieusement la grande ville du delta de l'Ebre, prêtes à empêcher toute communication entre Barcelone et Valence.

Il faut signaler, parmi les dernières opérations des nationaux, la prise de Morella, capitale du Maestrazgo, ville située en pleine campagne et qui donne accès à la côte de la Méditerranée, de Vinaroz à Castellon.

